

L'air de la famille

Pierre Lefebvre

Volume 53, numéro 4 (296), juin 2012

Nous ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66858ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lefebvre, P. (2012). L'air de la famille. *Liberté*, 53(4), 47–51.

L'AIR DE LA FAMILLE

En 1941, pendant qu'il était prisonnier de guerre des Allemands, l'écrivain français Georges Hyvernaud a noté dans un de ses carnets quelque chose de troublant : « Les familles désunies, c'est vraiment triste. Mais il y a pire : les familles unies. » On peut se dire, bien évidemment, que c'est une boutade. Mais les circonstances dans lesquelles Hyvernaud se trouvait quand il a écrit ça peuvent aussi nous amener à penser qu'il le croyait vraiment. C'est quand même quelqu'un qui était privé de sa liberté parce qu'une idéologie totalitaire avait mangé un pays tout entier, puis qu'après ça, ce pays-là s'est essayé à dévorer le restant de l'Europe au grand complet.

Passer le plus clair de son temps à s'engueuler ou même à s'envoyer chier est, comme on le conçoit bien, d'une grande tristesse. Mais parler d'une seule voix est beaucoup plus dramatique. Quand on en arrive là, c'est qu'on a touché le fond. Ça veut dire qu'on a réussi à réduire au silence tout ce qui ressemble, de près ou de loin, à une opposition. Notre sens de l'histoire a beau être un peu mou, on se doute bien qu'un pouvoir qui n'a aucune opposition est rarement une bonne nouvelle. Que sans opposition, on ne peut pas tout à fait parler de démocratie. Je dirais même que sans dissonance je ne suis pas certain qu'il y ait de l'humanité.

Pour s'en convaincre, on a juste à se plonger dans les mythes grecs, ou même dans la Bible, ou si ces affaires-là vous font trop capoter,

dans la littérature. Quand on lit Beckett, Balzac, Shakespeare, VLB, Miron ou Saramago, ou même quand on est juste assis tout seul à ne rien faire, dans sa cuisine ou dans le métro, on se rend bien compte qu'un individu parle rarement d'une seule voix. On se rend bien compte que nos désirs, nos envies, nos pulsions, nos remords et nos rages sont bien souvent contradictoires. Et qu'il n'est pas toujours facile de déterminer ce qui, en nous, pourra nous donner un peu de grâce, nous apporter un petit peu de paix.

C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les familles désunies nous achalent autant que ça. Parce qu'elles nous ressemblent. Il n'y a rien comme une famille désunie pour nous rappeler notre condition humaine. Pour nous remettre en pleine face que ce n'est jamais simple, puis qu'on en bave, puis qu'on se fait vraiment trop souvent chier. Bref, il n'existe pas grand-chose qui incarne mieux qu'elles l'angoisse de vivre tapie en chacun de nous.

Les familles unies, c'est le contraire. Quand on les regarde de loin, on se dit : Calvaire, enfin, un peu de silence. On se dit : Ostie que ça fait du bien, on va pouvoir souffler un peu. C'est quand on les regarde de plus près que ça se gâte. Parce que si les familles unies sont homogènes, c'est qu'elles ont pris la peine de faire disparaître tout ce qui peut faire déraiper les photos de famille. Faudrait quand même pas qu'il y ait une couette qui dépasse. Si les familles unies sont unies, c'est qu'elles ont simplement réussi à faire taire, à étouffer, à écraser tout le bordel et l'euphorie que chacun d'entre nous porte au creux de lui-même. Ça leur permet d'affirmer qu'au contraire des familles désunies, elles sont raisonnables, elles. Si les familles désunies donnent plutôt l'impression de juste être une grosse gang de sauvages, c'est simplement que les liens qui les unissent sont ambigus, complexes, mélangeants. Mais ça, c'est dû au truc qu'elles ont trouvé pour vivre ensemble. Un truc fort compliqué. On appelle ça : le politique.

De leur côté, les familles unies, non pas pour vivre ensemble, parce que vivre ensemble ne les intéresse pas, ce qu'elles veulent, c'est bêtement être unies, de leur côté, donc, les familles unies, pour rester comme elles sont, ont recours à n'importe quoi dans la mesure où c'est simpliste : la religion, par exemple. Ou le nationalisme. N'importe quelle bébelle capable de mobiliser tout le monde, ou de faire revirer la gang au grand complet sur un dix cennes juste en claquant des doigts.

La tentation d'appartenir à une famille unie, tout le monde connaît ça. Et c'est vrai que l'idée de l'unité est bien réconfortante. Comme le Québec n'est pas plus fin que les autres, c'est une tentation qu'on connaît aussi, surtout qu'il nous est arrivé d'y succomber. Ce qu'il y a sans doute de plus triste dans la Confédération canadienne de 1867, c'est bien d'avoir fait des descendants des colons français une famille unie exemplaire. Contrairement à ce qu'on pense, ça n'a pas toujours été le cas. En Nouvelle-France, quand c'était Champlain qui runnait le *show*, c'était une autre histoire. Quand, au Bas-Canada, Papineau fomentait son projet de république, on jouait à autre chose. Malheureusement, leurs projets respectifs se sont cassé la gueule. C'est d'ailleurs le principal grief que les familles unies font aux familles désunies : « Vous le voyez bien que ça marche pas, vos affaires. » Bon, on peut toujours se réconforter en se disant, comme Jacques Ferron, que 1837 a été de bon profit : de peu de pendus, on a fait beaucoup de héros. Mais c'est quand même à la suite de cet échec-là que ça c'est gâté au-delà de tout, et que les familles unies ont commencé à prendre le devant de la scène. Je sais qu'on avait des circonstances atténuantes. Qu'après les Rébellions, on a bien vu que le politique était bloqué. Se jeter, comme on l'a fait, dans les bras de l'Église, qui était la seule institution qui nous restait en propre, était ainsi un geste de quasi-noyé qui s'accroche à la première patente qui flotte encore à côté de lui. Ce n'était pas le temps de faire la fine bouche. C'est comme ça qu'on est devenus des Canadiens français. C'est comme ça qu'on est devenus une famille unie. Et ça, même si c'était pour survivre, ça nous a coûté cher. Allez vous acheter un Ouija, puis demandez-le à Jean-Charles Harvey, Adélar Godbout, Joseph Guibord, ou monseigneur Charbonneau. Ils vont vous le dire, eux autres, que ceux qui ne chantaient pas au diapason se faisaient chier correct au Canada français.

Être une famille unie, pendant cent ans, ça nous a coûté cher en crise, puis le pire, c'est qu'on n'a pas fini de payer. Encore aujourd'hui, ça nous fait de la grosse peine quand on ne parle pas d'une seule voix. Je me dis d'ailleurs que c'est pour ça que, même après la Révolution tranquille, on a préféré se souvenir du Canada français comme d'un tout homogène, comme si, malgré la laïcisation de la société, l'ombre de la famille unie continuait à nous pourrir la vie. On peut bien avoir donné une station de métro à Lionel Groulx. *Heaven forbid* qu'on n'en refile pas une à Fleury Mesplet, qui a fait de la prison

pour avoir aimé Voltaire et avoir publié, sans jamais se tanner, des pamphlets anticléricaux !

En oubliant les brasseurs de cage canadiens-français, je crois que les Québécois se sont surtout donné une bonne conscience. Rire de la grande noirceur d'antan, c'est pas mal plus facile que de faire face à celle qui nous étouffe aujourd'hui. Surtout qu'il ne faut pas oublier que les familles unies ne sont pas plus connes que les autres. Je veux dire par là qu'elles apprennent de leurs erreurs, puisqu'elles aussi elles savent être de leur temps. C'est pour ça qu'en ce moment elles sont plus subtiles. Elles se méfient encore autant du politique, mais au lieu de reprendre les vieilles recettes qui commençaient à battre de l'aile, elles se sont plutôt tournées vers d'autres avenues plus hip, plus jeunes, plus cool. Et la plus efficace qu'elles aient trouvée jusqu'à maintenant demeure, sans aucun doute, l'économie.

Les familles unies font désormais dans l'économie, plutôt que dans la religion ou le nationalisme, parce que l'économie est peut-être le plus beau contraire du politique auquel on puisse rêver. Regardez Harper. Regardez Charest. Ce n'est pas pour rien qu'ils ont juste ce mot-là à la bouche. Le politique, c'est la question des fins. C'est : « Où est-ce qu'on va ? » « Qu'est-ce qu'on fait ? » « Avec qui ? » « Pourquoi ? » L'économie, c'est le contraire d'une fin. C'est un moyen. Parler d'économie, comme si c'était une fin en soi, c'est la pire perversion du discours politique. Surtout depuis qu'on a eu le flash de nous faire avaler que l'économie était une espèce de phénomène naturel. Écoutez-les, les nouvelles économiques. On dirait des bulletins météo. Inflation, déflation, croissance, décroissance, reprise, crise, récession, ce qu'on nous dit toujours, au final, c'est : Il pleut, prenez votre parapluie. Il fait soleil, mettez votre crème solaire. Il n'y a rien à faire, rien à voir, circulez. *Go shopping*. Or, l'économie est un phénomène culturel. Comme la langue. Ou les mathématiques. Et un fait culturel, même si ce n'est pas toujours facile, c'est quelque chose qui se change. En nous répétant que le cadre économique dans lequel on évolue est à peu près aussi inévitable que l'orbite que décrit la Terre autour du Soleil, ce qu'on nous susurre en douce, c'est qu'il faut accepter les choses telles qu'elles sont. Soyez raisonnables, soyez lucides, vous allez voir, tout ira bien.

C'est peut-être ce qu'il y a de plus génial avec la raison économique. Ça demande encore moins d'effort d'y souscrire que la religion ou le nationalisme. Bien que ce soit souvent en doses homéopathiques, la religion et le nationalisme exigent de croire à quelque chose de plus

grand que notre vie quotidienne, que notre immédiat, même si c'est juste à une niaiserie comme le Ciel ou le Destin de la Nation. Pour que ça tienne, on se contente d'entretenir un minimum syndical de métaphysique dans le corps social. On souffle une fois de temps en temps sur les braises de notre désir d'avoir un autre genre de vie, que ce soit dans un avenir radieux ou dans l'au-delà, ou les deux.

Avec l'économie, on n'a même pas besoin de se donner ce trouble-là. Tout ce qu'il faut pour que la mayonnaise prenne, c'est de l'insécurité et des envies. Mais matérielles, les envies. Sinon, ça fucke toute la patente. Ce qu'il y a de magique, en plus, c'est que dans la mesure où ils peuvent choisir leur marque de char, de jeans, de *running shoes*, leur sorte de chips, leur banque, leur carte de crédit de même que le design de leurs tatouages, les membres des familles unies ont le sentiment d'être libres. Puis si t'es libre, t'es content. Puis si t'es content, ferme ta gueule.

C'est vrai qu'on n'arrête pas le progrès.

En terminant, j'aimerais vous laisser sur une autre citation. Un soir, en niaisant sur YouTube, je suis tombé sur un gars qui disait qu'il n'y a rien de plus facile que de faire partie d'une communauté. Tout ce qu'il faut, c'est en choisir une, s'en approcher, puis écouter. Dès qu'il y en a un qui affirme une connerie, il y a toujours quelqu'un qui finit par en dire une pas pire, vous vous approchez encore plus et vous dites : « Je ne suis pas d'accord. » Bingo, vous faites partie de la gang.

En guise de conclusion, je préciserais que, si on vous répond : « Comment ça, pas d'accord? C'est quoi ton ostie de problème? Explique-toi! », c'est que vous êtes tombé sur une famille désunie. Si on vous répond : « Toi, tais-toi! », c'est que vous êtes tombé sur une famille unie. Dans ce cas-là, je vous souhaite bonne chance. Vous allez en avoir grand besoin.